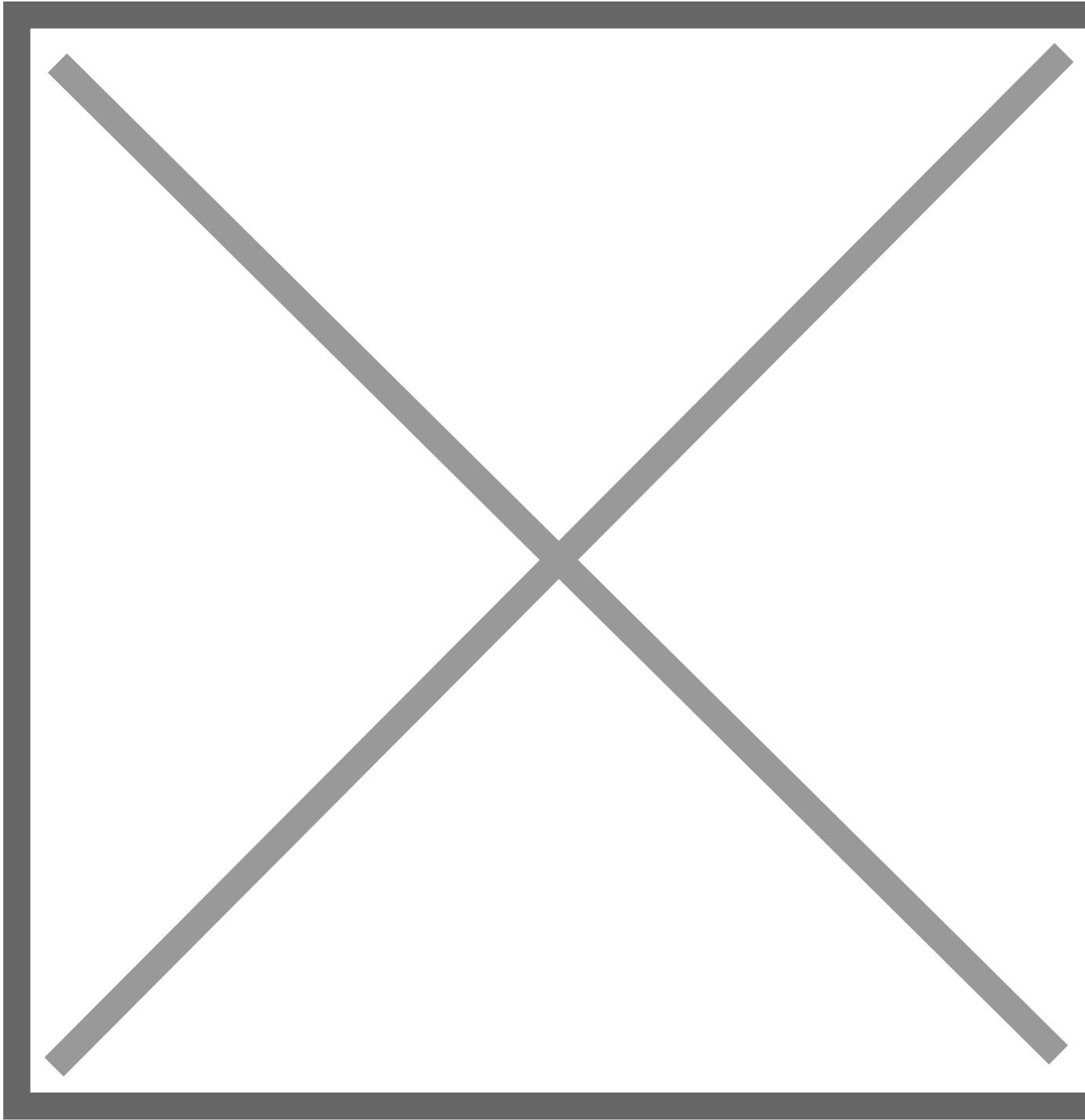


Après le cessez-le-feu à Gaza, Israël dirige son feu sur la Cisjordanie

Description

Laila Al-Khatib, deux ans, est la plus jeune victime de la campagne militaire israélienne à Jérusalem, alors que les fermetures de routes asphyxient l'ensemble du territoire.

Par Basel Adra, le 28 janvier 2025



Bassam Assous tient le corps de sa petite-fille, Laila Al-Khatib, tuée dans sa maison par les forces israéliennes, le 26 janvier 2025. (Wahaj Bani Moufleh/Activestills)

Bassam Assous était en train de dîner chez lui avec sa famille lorsque les coups de feu ont commencé. Il était environ 20 heures, le samedi 25 janvier, et des soldats israéliens étaient entrés à leur insu dans leur village de Muthalath Al-Shuhada, situé près de Jéricho, en Cisjordanie occupée. « Les fenêtres et les volets étaient fermés et nous n'avons aucune idée de ce qui se passait à l'extérieur jusqu'à ce que nous entendions des tirs tout près »

Â», a déclaré Assous à +972 Magazine.

Assous et sa femme, Ghada, se sont rapidement éloignés des fenêtres, tandis que leurs deux filles, Shaimaa et Teema, se sont cachées dans une chambre avec la fille de Teema, Laila, âgée de 2 ans.

Soudain, Assous a entendu ses filles crier. « Je me suis précipité dans la chambre avec ma femme ; Shaimaa tenait fermement Laila, tandis que Teema criait « c'est là où elles sont », a-t-il raconté. « J'ai pris Laila dans mes bras et mes mains se sont rapidement couvertes de sang. Le sang coulait de sa tête elle avait été touchée par une balle.

Portant sa petite-fille en sang et inconsciente, Assous est sorti en courant dans la rue et s'est rendu compte qu'elle était remplie de soldats israéliens et de véhicules blindés. « Ma femme a crié : « Pourquoi as-tu tué cette fille ? Qu'est-ce qu'elle t'a fait », poursuit-il. L'un des soldats, qui se tenait à une certaine distance, a répondu : « Désolé ». »

J'ai répliqué en criant : « Pourquoi l'avez-vous tuée ? », poursuit Assous. « Les soldats ont pointé leurs armes sur moi et m'ont dit de ne pas m'approcher. Ma femme a continué à crier et l'un des soldats lui a indiqué un endroit situé à 100 mètres et lui a dit : « Va là-bas et attends une ambulance ».

Lorsque l'ambulance est arrivée, Ghada est montée avec Laila. Shaimaa, qui avait été blessée par des éclats d'obus à la mâchoire et au flanc, et Teema, qui avait été blessée par des éclats d'obus à la main droite, avaient également besoin d'être soignées. « J'ai dit aux soldats que je voulais partir avec mes filles, mais ils m'ont dit : « Non, vous allez venir avec nous », ajoute Assous.

« Les soldats m'ont emmené dans la maison de mon oncle, où ils avaient arrêté quatre de ses fils, tandis que mon oncle et le reste de la famille étaient assis à proximité », a-t-il raconté. « Je n'avais aucune idée de ce qui se passait avec ma femme et mes filles nous n'avions pas le droit d'utiliser nos téléphones ni même de parler. Lorsque j'ai insisté pour appeler, un soldat a menacé de me menotter. Je suis resté détenu ainsi jusqu'à 23 h 30 environ, heure à laquelle les soldats se sont retirés de la zone. Ils n'ont arrêté personne et n'ont rien confisqué.

« Après le départ des soldats, des voisins sont venus voir comment nous allions », poursuit M. Assous. « C'est là que j'ai su que Leila était décédée, parce qu'ils ont commencé à nous présenter leurs condoléances. J'étais sous le choc, mais j'ai vite compris que je devais me montrer fort pour ma fille Teema, qui s'est effondrée en larmes et ne parvenait pas à comprendre la perte de son enfant. Je l'ai emmenée dans un centre médical proche, où on lui a administré des sédatifs ».

Assous explique que Teema qui est étudiante en master à l'université An-Najah de Naplouse, spécialisée dans l'ingénierie de l'environnement et de l'eau a déjà perdu son mari, Mohammad Al-Khatib, il y a deux ans lors d'un accident de travail. « Elle avait du mal à surmonter le traumatisme de la perte de son mari, alors je l'ai fait venir avec sa fille pour qu'elle vive avec nous à la maison », explique-t-il. « Elle disait toujours : « Je veux juste élever ma fille et m'occuper d'elle », mais aujourd'hui, elle me demande sans cesse :

« Pourquoi ont-ils tué ma fille ? Qu'est-ce que cette petite enfant a fait pour mériter cela ? »

En réponse à la demande de +972, un porte-parole de l'armée israélienne a déclaré : « regretter tout préjudice causé des civils non impliqués » et a affirmé avoir reçu des renseignements sur des terroristes qui s'étaient barricadés à l'intérieur d'un bâtiment dans le village. Selon le porte-parole, les soldats ont averti « plusieurs reprises » toutes les personnes se trouvant à l'intérieur de sortir avant d'ouvrir le feu. Assouf a nié avoir entendu un tel avertissement.

Un état de terreur dans le camp de réfugiés de Jénine

Le meurtre de Laila n'a pas été commis isolément. Depuis le matin du 21 janvier, deux jours seulement après l'entrée en vigueur du cessez-le-feu à Gaza, l'armée israélienne est engagée dans une vaste campagne militaire dans le nord de la Cisjordanie. Selon l'armée, l'opération, baptisée « Mur de fer », est destinée à « préserver la liberté d'action des FDI » et à [réprimer la résistance armée](#) dans le territoire occupé. Elle fait suite à une [campagne de sept semaines menées](#) par l'[Autorité palestinienne](#) (AP) contre des groupes armés dans le camp de réfugiés de [Jénine](#).

Les opérations de l'armée israélienne se concentrent également sur Jénine et ses environs, ainsi que sur [Tulkarem](#). Jusqu'à présent, l'opération a tué 16 Palestiniens à Jénine et trois à Tulkarem, tout en détruisant massivement des infrastructures civiles dans les deux villes et en déplaçant de force des milliers de Palestiniens de leur domicile.

« Mardi dernier, vers 11 heures, une unité spéciale de l'armée d'occupation a pris d'assaut le camp », explique +972 Ahmed Hawashin, chercheur au Centre palestinien pour les droits de l'homme (PCHR) et résident du camp de réfugiés de Jénine. « Les soldats je soupçonne qu'il s'agissait d'une escouade de tireurs d'élite se sont positionnés dans des bâtiments surplombant le camp et ont commencé à tirer sans discernement, tandis que des missiles étaient tirés depuis les airs. Les véhicules de l'AP, qui étaient présents dans le camp depuis 45 jours, ont commencé à se retirer.

« La peur s'est répandue parmi tous les citoyens lorsque la nouvelle de l'opération militaire à Jénine a circulé », poursuit Hawashin. « Ma famille s'est réfugiée à l'extérieur du camp et a essayé des tirs bien qu'il s'agisse de civils. Je me suis réfugié chez un ami dans le quartier Joret A-Dahab du camp.

« D'autres véhicules militaires sont arrivés et ont assiégé le camp alors que les forces commençaient leurs incursions », raconte-t-il. « Pendant toute la nuit, les bruits de tirs et d'explosions n'ont pas cessé. À deux reprises, alors que j'étais assis avec un groupe de volontaires ambulanciers devant la maison de mon ami, un drone a lancé des grenades sur nous. L'un des jeunes hommes a été blessé par des éclats de grenade nous étions effrayés ».

Le lendemain matin, un drone israélien a diffusé un message de l'armée ordonnant à tous les résidents du camp d'évacuer. Des hordes de familles ont commencé à sortir, et Hawashin a

d'écidé qu'il serait trop dangereux de rester sur place plus longtemps. « La situation sur le terrain et ce qui circulait dans les médias propos de cette invasion nous ont effrayés nous ne savions pas ce qu'ils allaient faire ».

Selon Hawashin, un groupe d'environ 100 personnes du quartier de Jorat A-Dahab est rassemblé pour partir ensemble et a été accompagné par un drone militaire jusqu'à ce qu'il atteigne l'entrée ouest du camp. À ce moment-là, les soldats leur ont ordonné par haut-parleur de se diviser en groupes de cinq personnes et de se soumettre à une inspection. « Il y avait une caméra qui prenait des photos, et les soldats ont décidé qui arrêter en se basant sur les données de la caméra », a-t-il raconté. « Nous avons ensuite continué notre chemin dans la ville.

Dans la ville de Jénine elle-même, les forces israéliennes ont assiégé les habitants, « la vie est aussi paralysée. Des affrontements ont lieu [entre l'armée israélienne et les groupes de résistance palestiniens], et des véhicules militaires circulent dans les rues. Les magasins sont fermés et la plupart des citoyens ne sortent pas de chez eux, craignant pour leur vie ».

Les conditions dans le camp se détériorent rapidement. Les écoles sont fermées depuis le début de l'opération de l'Autorité palestinienne, le Comité de secours et de travaux des Nations unies pour les réfugiés de Palestine dans le Proche-Orient (UNRWA) est dans l'incapacité de fournir des services depuis plus d'un mois. L'électricité a également complètement coupé dans le camp.

« Le camp est également devenu un danger pour la santé », a ajouté M. Hawashin. « Depuis le début de la campagne de l'Autorité palestinienne, les déchets n'ont pas été ramassés, laissant des tas d'ordures s'accumuler le long des rues. Les rues et les infrastructures d'approvisionnement en eau sont toujours détruites par les précédentes invasions israéliennes, si bien que les habitants comptent sur les réservoirs d'eau et les conteneurs installés sur les toits, mais nombre d'entre eux ont été endommagés par les tirs de la campagne de l'Autorité palestinienne et de l'opération israélienne actuelle, ce qui les rend inutilisables.

Je n'ai jamais été confronté à une attente aussi longue au poste de contrôle ».

Parallèlement aux attaques contre le camp de réfugiés de Jénine et ses environs, l'armée israélienne a fermé les routes principales dans toute la Cisjordanie par des postes de contrôle, des barrières en fer et des monticules de terre en guise de punition collective, n'ouvrant certaines routes qu'à des heures précises de la journée. Ces fermetures obligent les habitants à attendre de longues heures dans les embouteillages, à emprunter des itinéraires alternatifs à travers les champs et les chemins de terre, ou à éviter complètement de se déplacer. Aux points de contrôle, les soldats ont eu recours à d'autres pratiques répressives, comme la confiscation arbitraire de clés de voiture pendant des heures.

Mohammad Hureini, étudiant en littérature anglaise à l'université de Birzeit, près de Ramallah, et militant de [Youth of Sumud](#), devait passer un examen la semaine dernière, mais celui-ci a été reporté après le lancement par Israël de son opération militaire en Cisjordanie, qui a

empêchant de nombreux étudiants de se rendre à l'université.

Le lendemain, Hureini, qui était resté près de l'université, a décidé de rentrer en voiture dans son village d'A-Tuwani, dans les collines du sud de Hébron à un trajet qui, avant le 7 octobre, prenait habituellement environ deux heures. Cependant, après le début de la guerre à Gaza et l'élargissement des restrictions imposées par Israël aux déplacements des Palestiniens en Cisjordanie, Hureini mettait quatre ou cinq heures pour rentrer chez lui. Cette fois-ci, avec les fermetures supplémentaires, le voyage a duré 13 heures.

« Depuis Naplouse, je me suis rendu au point de contrôle d'Atara, au nord de Ramallah, mais il était fermé et des dizaines de voitures y étaient bloquées », explique-t-il. « J'ai fait demi-tour pour me rendre au point de contrôle de Jaba'a, au sud-ouest de Ramallah, mais à mesure que j'approchais, il y avait de gros embouteillages : les soldats avaient fermé le point de contrôle pratiquement toute la circulation et fouillaient les véhicules un après l'autre ».

Pendant des heures, Hureini est resté assis dans les embouteillages alors que des centaines, voire des milliers de voitures faisaient la queue pour être inspectées. « On aurait dit qu'un véhicule passait toutes les demi-heures », raconte-t-il. « Au bout de trois heures, j'ai vu des gens abandonner leur véhicule et appeler des taxis pour qu'ils viennent les chercher de l'autre côté du poste de contrôle après avoir traversé à pied. Je n'avais jamais connu une attente aussi longue à ce poste de contrôle ».

Environ six heures plus tard, c'est enfin au tour de Hureini de se soumettre à l'inspection. « Il y avait deux soldats au poste de contrôle », explique-t-il. « L'un d'eux m'a fait signe de m'arrêter, alors j'ai coupé le moteur. Les deux soldats étaient au téléphone, sans prêter attention à moi ni aux véhicules qui faisaient la queue derrière moi. Pendant que j'attendais, j'ai compris qu'ils faisaient cela pour humilier les gens, leur briser le moral et perturber nos vies, rien d'autre ».

Dix minutes plus tard, le soldat m'a demandé ma carte d'identité et a commencé à fouiller le véhicule en me demandant : « D'où venez-vous ? Où allez-vous ? Que faites-vous ? Au bout de cinq minutes, il m'a dit de continuer ».

Le calvaire de Hureini n'était pas terminé. « Après cela, j'ai emprunté la route de contournement qui, bien sûr, n'a pas de points de contrôle parce que les colons utilisent jusqu'à ce que j'atteigne le point de contrôle de Container, qui sépare les parties nord et sud de la Cisjordanie. Il y avait trois voies de circulation menant au poste de contrôle. Pour la première fois, j'ai vu ce qui ressemblait à des milliers de véhicules à l'arrêt. On m'a dit que les soldats avaient fermé le poste de contrôle sans donner de raison et qu'ils n'autorisaient personne à passer ».

« J'ai attendu une demi-heure sans bouger, car d'autres voitures arrivaient derrière moi », poursuit-il. « L'un des conducteurs m'a parlé d'un chemin de terre qui pouvait être utilisé pour contourner le poste de contrôle. Il a commencé à conduire et je l'ai suivi. Des dizaines de véhicules nous ont bientôt rejoints. La route était dangereuse elle était pleine de rochers et de trous. J'ai roulé prudemment pendant 45 minutes, craignant que ma voiture ne tombe en panne. Cette distance aurait pu être parcourue en cinq minutes s'il n'y avait pas eu de poste de contrôle ».

Et pourtant, ce n'est pas tout. « J'ai atteint Bethlém à 19h30 et j'ai trouvé la porte principale de la ville fermée. J'ai pris un autre itinéraire en passant par Beit Jala, où des soldats avaient installé un poste de contrôle et fouillaient les véhicules. Après avoir appris qu'il existait une autre route qui contournait le poste de contrôle, je l'ai suivie jusqu'à ce que j'atteigne à nouveau la route principale et j'ai continué à rouler jusqu'à mon village.

« Parti de l'université de Birzeit, près de Ramallah, à 8 heures du matin, je suis arrivé chez moi à 21 heures, épuisé et avec un mal de tête. Je n'avais rien mangé de la journée, j'ai donc dormi et je me suis couché. La situation depuis que l'armée israélienne a lancé sa nouvelle opération est devenue insupportable ».

En réponse à la demande de commentaire de +972 concernant les nouvelles fermetures de routes, l'armée israélienne nous a renvoyés à un briefing du porte-parole international de l'armée dans lequel il déclare : « Les points de contrôle sont un outil que nous utilisons dans la lutte contre le terrorisme, permettant la circulation des civils tout en fournissant une couche de contrôle pour empêcher les terroristes de s'échapper et de saper l'opération ».

« L'occupation n'a besoin d'aucune excuse pour nous détruire »

Pour comprendre cette nouvelle opération militaire d'Israël et les mesures de punition collective, les Palestiniens de Cisjordanie font un lien direct avec le cessez-le-feu à Gaza.

« Le gouvernement israélien n'a pas le moral après avoir quitté Gaza, malgré le fait qu'il ait commis un génocide, tué des dizaines de milliers de personnes et détruit la bande de Gaza », a déclaré à +972 Omar Assaf, un résident du camp de réfugiés de Deir Ammar, près de Ramallah, qui dirige une initiative visant à reconstruire le leadership populaire palestinien à travers la Palestine et la diaspora. « Pour compenser, il a lancé une campagne militaire ciblant le camp de réfugiés de Jénine et fermant le reste des villes et villages palestiniens à la recherche d'une image de victoire dans cette guerre.

« La Cisjordanie a toujours été un front majeur pour l'occupation, mais il y a toujours eu une résistance palestinienne contre ses ambitions », poursuit Assaf. « Ces dernières années, des groupes armés sont apparus dans le nord de la Cisjordanie pour opposer à l'occupation, aux attaques des colons et à l'expansion des colonies sur les terres palestiniennes. En réponse, les relations entre l'Autorité palestinienne et l'occupation ont évolué dans la lutte contre ces groupes, passant d'une coordination de la sécurité à une coopération pure et simple.

« L'Autorité palestinienne a aussi à mettre fin à l'activité de la Fosse aux lions à Naplouse en recrutant certains de ses combattants au sein des forces de sécurité de l'Autorité palestinienne », a-t-il déclaré. « L'occupation [israélienne] a dû s'occuper des groupes armés dans le camp de réfugiés de Jénine [par la force], et jusqu'à présent, elle n'y est pas parvenue.

L'incursion de sept semaines de l'AP dans le camp, juste avant la dernière opération israélienne, était « une action sans précédent dans l'histoire de la cause palestinienne », affirme Assaf. Et si l'Autorité palestinienne a prétendu qu'elle primait la résistance armée afin de protéger le camp du devenir de la bande de Gaza, il considère qu'il s'agit

dâ??une Â« d'Ã©claration honteuse Â», ajoutant : Â« Lâ??occupation nâ??a pas besoin dâ??excuses pour nous d'Ã©truire, occuper nos terres et construire des colonies ; elle le fait parce que câ??est son projet principal Â».

Lâ??AP, conclut Assaf, devrait faire lâ??une des deux choses suivantes : Â« Elle peut revenir au peuple palestinien, le soutenir contre les politiques dâ??occupation, unifier le front palestinien interne et mettre fin Ã la division. Ou bien, si elle ne peut pas le faire, elle doit organiser des Ã©lections pour permettre au peuple palestinien de choisir des dirigeants qui le reprÃ©sentent et le conduisent vers la rÃ©alisation de ses aspirations. Si lâ??AP poursuit son approche actuelle, elle augmentera les tensions au sein de la population et affaiblira le front interne face Ã lâ??occupation Â».

Basel Adraa est un militant, journaliste et photographe du village dâ??a-Tuwani, dans les collines du sud dâ??HÃ©bron.

Traduction : JB pour lâ??Agence MÃ©dia Palestine
Source : [+972 Magazine](#)

date crÃ©Ã©e
2025/01/31